

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 4 heures du soir, 46, rue Maciel.
De 6 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 330

Impreso en los Talleres de El Soto

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard — Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Compagnes
Trois mois	\$ 1 00	1 20
Six mois	5 00	5 50
Un an	10 00	10 50

Nombre de jour: S 0 01

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et annu ne peuvent que sur souscriptions payées d'avance.

La Chambre de Commerce Française

Messieurs les adhérents de la Chambre de Commerce Française, et les commerçants français de Montevideo et de la République Orientale de l'Uruguay, sont priés de vouloir bien communiquer à la Chambre, par écrit, toutes les observations, indications et réclamations, tous les vœux que la pratique et l'expérience peuvent leur avoir suggérés relativement à la législation et réglementation ainsi qu'au tarif des douanes de la République.

Les communications seront reçues utilement jusqu'au 25 juillet prochain.

Le Président.

N. B.—Les communications peuvent être faites en français ou en espagnol.

INVITATION POUR LE 14 JUILLET

La commission des fêtes du 14 Juillet a l'honneur d'inviter messieurs les résidents français de la capitale à se réunir le 14 Juillet courant à dix heures trois quarts au Cercle Français pour se rendre en corporation à la Légation de France, où Monsieur Ponsignon, Envoyé Extraordinaire et Ministre Plénipotentiaire de la République Française voudra bien les recevoir.

Le Président.

Le 14 Juillet au Collège Carnot

Inauguration de l'Ecole «Ponce» à 9 heures 1/2 du matin

- PROGRAMME:
- 1.º Rassemblement des élèves par section.
 - 2.º Mouvements préliminaires.
 - 3.º A l'arrivée du Ministre, Chants, (hymnes).
 - 4.º Discours du Président de la Société française d'Enseignement.
 - 5.º Discours de Monsieur le Ministre.
 - 6.º Remise du produit de la souscription des élèves au profit de la *Bienfaisance française*.
 - 7.º Marches, chants.
 - 8.º Exercices militaires.
 - 9.º Distribution de petits souvenirs.
 - 10.º Clôture.

Madame Lagarrue de Larnaudie

Modeste autant que courageuse, aussi intelligente que dévouée, Madame Lagarrue de Larnaudie, dont les hautes capacités sont attestées par des diplômes français peu faciles à obtenir, dirige à Montevideo une institution de jeunes filles dont nous avons en naguère l'occasion de célébrer ici même l'exceptionnelle valeur.

A ses heures ordinaires, Madame Lagarrue de Larnaudie, spécialement préparée pour cet enseignement, a adjoint en ces derniers temps l'enseignement, selon un système d'invention relativement récente, du langage oral aux enfants sourds-muets.

Les résultats obtenus sont des plus remarquables et font honneur tout à la fois à la méthode et à la maîtresse qui sait l'appliquer avec tant de profit pour ses élèves.

D'occupations qu'il ne nous a pas été permis d'ajouter nous ont privé, à notre très-vif regret, d'assister samedi à la leçon publique donnée par Madame Larnaudie à ses trois élèves sourds-muets, dans le local de l'institution rue Florida 118, en présence de spectateurs d'élite parmi lesquels figuraient M. Ponsignon, ministre de France; M. Massera, inspecteur général de l'Instruction Publique; M. Figueroa, inspecteur Technique; M. Riviere, membre du conseil d'Enseignement; M. Dalas, agent des Messageries Maritimes; M. Gilbert, secrétaire de la Légation de France; M. Charles Cazaux, président de la société française d'Enseignement, dont la dévouement à tout progrès de l'Instruction publique est bien connu; M. Broqua, président de la Société française de Bienfaisance, et bon nombre de nos confrères de la presse, ainsi que des dames et des demoiselles, dont beaucoup appartiennent au corps enseignant de cette Capitale.

Nos regrets de n'avoir pu assister à cette séance, d'autant plus intéressante pour nous qu'elle devait consacrer un progrès bienfaisant, assuré à Montevideo par une compatriote, sont un peu mitigés par la certitude du succès qu'elle a obtenu devant un public aussi éclairé que sympathique.

Elle a rendu compte comme il suit de la séance:

M. Massera présidait avec M. le Ministre de France à sa droite et M. l'inspecteur technique à sa gauche.

Pour la plupart des assistants, la leçon était une nouveauté. Les personnes qui occupent d'études scolaires ne pouvaient ignorer le système moderne d'éducation des sourds-muets, implanté en France avec le plus grand succès et que Madame Larnaudie allait faire connaître pratiquement au moyen d'une leçon admirable.

Le système a des bases rationnelles. Les sourds-muets sont généralement sourds et muets, comme on le croit. Le succès de la méthode introduite en Uruguay par Madame Larnaudie a fait substituer à l'antique dénomination de *sourds-muets* celle de *sourds-parlants* qui est la seule exacte.

Madame Lagarrue de Larnaudie a exercé en France, avec succès, ce difficile enseignement, comme le prouvent ses diplômes. C'est une personne jeune encore, d'intérêt et d'actualité, qui doit à son caractère et à son intelligence l'attention de ses élèves.

Les faits le prouvent absolument. Elle a présenté samedi trois élèves: Manuel Vega, enfant de sept ans, qui est entré à l'institut le 4 mars de cette année; Antonia Echegaray, fillelette de dix ans, entrée le 16 mai, et Gaetano Diluca, âgé de 7 ans, qui prend des leçons depuis le premier avril. Plus ou moins, chaque enfant compte environ 4 mois de leçons.

«Prenant pour point de départ ce fait que la voix existe chez le sourd-muet, l'enseignement tend à la développer et la leçon commence par un exercice de respiration qui exerce et développe les poumons et autres voies de la respiration. Le professeur met ensuite les doigts de la main droite sur le cou de son élève et celui-ci ceux de la sienne sur le cou de la maîtresse, en lui faisant comprendre qu'il doit concentrer toute son attention sur les mouvements de la bouche.

Tel est le premier pas. On sait que les êtres privés d'un ou plusieurs sens jouissent en compensation d'un développement plus grand dans les autres. C'est ainsi que le sourd-parlant perçoit bien vite par le toucher les vibrations des cordes vocales et, par la vue, le mouvement des lèvres. A son tour, alors, il s'efforce d'imiter ces mouvements et émet les sons rudimentaires. En s'habituant à ces exercices, il arrive à prononcer des paroles et, la leçon se compliquant, à connaître la signification.

Les élèves présentés par Madame Larnaudie ont fourni une preuve décisive de l'excellence du système.

Le samedi a été consacré à l'admiration de tous les assistants, et l'intelligent professeur a été chaleureusement félicité après ses conversations avec chacun des trois élèves.

Notre distingué confrère émet, en terminant, cette opinion que si utile création obtiendrait sans doute l'appui officiel. Elle le mérite à tous égards; et nous sommes sûrs que M. le Ministre de l'Enseignement, de qui relève l'Instruction publique et dont le nom brille dans les fastes du progrès de l'enseignement primaire, lui accordera, sur le rapport que ne peut manquer de lui adresser M. l'inspecteur général Massera, sa protection la plus efficace.

Les progrès de cette sorte consolent un peu des déboires de la politique les hommes de bien qui peuvent y contribuer.

La Situation des Partis en Espagne

On nous écrit de Madrid, le 5 juin:

M. Castelar, en confiant sa pensée à une revue étrangère, a fait aux journaux espagnols une situation critique.

Si l'ancien président de la République espagnole est en train de retrouver une popularité que l'on croyait irrémédiablement perdue pour lui, c'est qu'il a écrit sur certains incidents de la cour des appréciations qui répondent aux préoccupations de tous et je vous les ai transmis moi-même.

Oni, il y a trois semaines ou un mois, je vous écrivais que l'on trouvait dans certains cercles politiques de la capitale que la cour se mêlait beaucoup trop directement d'affaires, qu'elle regardait pas, j'ajoutais que j'avais entendu dire dans les couloirs de la Chambre que la correspondance échangée entre Marie-Christine et le pape et l'empereur d'Autriche constituait une série d'actes inconstitutionnels au premier chef.

Je vous disais encore que certains hommes politiques agitaient la question d'un changement de régime au profit de la princesse Isabelle.

Enfin, j'ai le souvenir d'un rapprochement que je faisais entre la situation actuelle de l'Espagne et celle de la France en 1792, avec la guerre au dehors et la paper-monnaie et la misère publique au dedans.

Or, ce sont précisément tous ces points-là que don Euilio Castelar vient de toucher dans l'article de la *Petite Revue internationale* dont il s'agit.

Vous savez qu'un échange d'explications a eu lieu à ce sujet entre le gouvernement et les représentants de la nation, tant à la Chambre qu'au Sénat.

Certains députés sont d'avis qu'il faut poursuivre leur auteur. Or nous vivons sous le régime de l'état de siège.

Ce sont donc les tribunaux militaires qui auraient à connaître du délit, si leur loi était défectueuse.

Vous saisissez par là la gravité que pourrait revêtir l'affaire.

Personnellement, M. le Président du Conseil estime qu'il n'y a pas lieu de poursuivre l'article ayant été publié par un périodique étranger.

Mais il a été reproduit par la plupart des journaux républicains de l'Espagne, pour ne pas dire par tous. Ce seraient ces journaux seuls qui seraient l'objet de poursuites de la part de l'autorité militaire.

Il faut s'attendre à des complications avec l'arrivée de M. Castelar à Madrid.

Z.

L'affaire du «Merrimac»

Paris, 6 juin.

Les dépêches américaines affirment que le «Merrimac» barre le canal de Santiago par le travers de la pointe Estrella, à environ 500 mètres du Morro et au point où le passage est le plus étroit. Un jeune officier, M. Powell, qui dans la chaloupe à vapeur a accompagné le «Merrimac» jusqu'à l'entrée de la baie, a, le premier, avisé l'amiral Sampson que le steamer était coulé en travers du canal et que ses mâts étaient visibles hors de l'eau. Le *New-York Herald*, auquel nous empruntons ce renseignement, publie un long télégramme dans lequel son correspondant lui rend compte de cette audacieuse opération et de la façon dont elle a été préparée.

L'amiral Sampson, dit-il en substance, avait acquis la conviction que le forment de l'entrée de Santiago n'était pas possible. Il étudia alors les moyens d'obtenir la passe et, dans la journée de jeudi, il arrêta ses dispositions. Une centaine de volontaires se présentèrent; mais l'amiral en confia l'exécution au lieutenant Hobson parce que cet ingénieur ne demandait que six hommes.

J'ai dit, soit, dit-il prêt. Le plan était d'amener le «Merrimac» dans le canal, d'y laisser tomber l'ancre et de faire sauter le bâtiment avec des torpilles mises à feu par M. Hobson. Vendredi, à 3 h. 12 du matin et non vendredi après-

midi, comme on le disait hier, le «Merrimac» fit route à petite vitesse sur l'entrée du port. Une demi-heure plus tard, on le perdit de vue.

«A ce moment, le fort Morro ouvrit le feu sur l'audacieux steamer et, bientôt, toutes les batteries de la côte se mettaient à la partie. La canonade dura environ trente minutes et ne cessa qu'après le jour. Les Américains n'ont pas répondu, de crainte d'atteindre le «Merrimac». Celui-ci étant aussi long que la passe est large, l'obstacle complètement. Ainsi l'amiral Sampson se croit-il autorisé à dire que l'escadre espagnole est emprisonnée dans la baie de Santiago.

«Avant de remplir sa mission, le lieutenant Hobson a raconté comment il comptait opérer pour la mener à bonne fin. Avec quatre hommes, j'étais sur le pont; deux hommes se rendraient dans la machine. Ce sera tout le personnel. Nous n'aurons que des vêtements de dessous, des revolvers et, autour du corps, une ceinture avec une cartouchière étanche. Un des hommes se tiendra sur le pont, à l'avant; l'autre autour de la poitrine un corset léger dont l'autre bout sera attaché à la passerelle où je me tiendrai; cet homme aura une hache à sa portée.

«Quand je saurais les machines, je tirerais la corde et, à ce signal, il coupera la saignée de l'ancre de l'avant; puis il se jettera à l'eau et gagnera à la nage la voile à quatre avirons que nous remorquerons. Celle-ci sera remplie de bouées de sauvetage et rendra insubmersible. On mettra quelques faibles dans cette embarcation, laquelle sera remorquée au moyen de deux amarres. Le premier homme qui l'atteindra la bilera à tribord; les autres marins de l'équipage évacueront ensuite le navire. Le quartier-maître, qui sera au gouvernail, ne quittera ce poste qu'après avoir mis toute la barre à bâbord et l'avoir amarrée dans cette position.

«Le mécanicien qui sera à la mise en train stoppera la machine, se précipitera sur le pont et gagera l'embarcation aussi rapidement que possible. L'autre mécanicien ouvrira les prises d'eau, brisera à coups de marteau les communications avec la mer et suivra son chef. On agira ainsi afin que le «Merrimac» coule sûrement, si les torpilles n'agissent pas.

«Je calcule qu'à ce moment les six hommes seront dans le canal et que le «Merrimac» aura couru sur ces 270 mètres de chaîne et sera au travers du canal. Je n'aurai plus alors qu'à toucher un bouton, je me tiendrai à tribord sur la passerelle et l'explosion jettera le «Merrimac» sur la côte de Tiboro.

Et vous espérez revenir vivant? demanda à Hobson un des camarades.

«C'est une autre chose, répondit-il. Et il dit qu'il occupé des détails techniques de son plan qu'il n'avait pas le temps de parler des chances de vie ou de mort que lui réservait la mission audacieuse qui lui était confiée.

«Et résumé, et bien qu'on ne sache pas si Hobson et ses héros compagnons ont pu exécuter à la lettre le programme ci-dessus, on peut admettre, jusqu'à nouvel ordre, que le «Merrimac», a été torpillé par son propre équipage; toutelois les Espagnols disent qu'il a été coulé par une de leurs mines sous-marines.

Reste à savoir si la passe est bien barrée et si tout s'est passé selon le plan arrêté.

Le Doule

Comme la goutte d'eau que distille la terre Tombant sur le rocher lentement, sans repos, De son choc continu rouge la dure pierre Qui se brise, chancelle et glisse dans les flots.

Dans notre cœur meurtri, qu'on la douleur Jette son voile noir sur les diris flambeaux De nos illusions, le Doule dédore Y filtre sourdement à travers nos sanglots.

Tout se défile et meurt qui rend belle la vie: L'amour pur, l'amitié, l'espérance bête, Rien n'échappe au contact corrosif, dissolvant, Et l'esprit qui planait dans les sphères sublimes Abattu, desséché, roule dans les abîmes On l'engange engendre le néant!

Jul'et 98.

Bibliographie

UN LIVRE UTILE

La première livraison du nouveau *Dictionnaire du Commerce, de l'Industrie et de la Banque* a récemment paru à la librairie Guillaumin. Cette livraison permet d'apprécier les services que l'ouvrage en question est appelé à rendre, et à voir la façon dont il est conçu et traité, on peut affirmer qu'il atteindra le but que se sont proposés ses éditeurs.

Lorsqu'il y a près d'un an, la librairie Guillaumin a annoncé qu'elle allait entreprendre la publication du *Dictionnaire du Commerce et de l'Industrie* en avant coulé la direction à MM. Yves Guyot et Arthur Raffalovich, elle fit connaître que son intention était d'offrir au public un ensemble de renseignements précis, d'ordre pratique, groupés avec méthode, non pas un ouvrage de doctrine ni de discussion, mais un guide sur qui pût être consulté par les négociants, les industriels, les banquiers, en un mot par tous les hommes d'affaires, aussi bien que par les gens d'étude. Dans la pensée des éditeurs, le Dictionnaire devait fournir des indications d'une rigoureuse exactitude sur les diverses matières qui y seraient traitées, contenir une analyse sommaire de la législation, utiliser avec discrétion les statistiques officielles, rapprocher ce qui se passe en France des faits constatés à l'étranger, éviter les développements purement historiques ainsi que les controverses théoriques, bref être rédigé de manière à devenir un outil de travail entre les mains des commerçants, des banquiers, des industriels.

Ce programme avait été préalablement soumis à l'examen d'un comité composé d'hommes dont le nom fait autorité soit dans la science, soit dans les affaires, et ils l'avaient pleinement approuvé. Forts de leur assentiment, MM. Yves Guyot et Raffalovich se mirent à rechercher et ils ne tardèrent pas à trouver des collaborateurs. Ils distribuèrent le travail entre eux, en se préoccupant de confier chaque article à un rédacteur qui, par son expérience et ses connaissances personnelles, fût déjà maître du sujet qu'il aurait à exposer.

Mais la mise en train d'une œuvre aussi considérable que l'apparition d'un dictionnaire qui comporterait deux volumes de chacun douze à quinze cents pages, deux colonnes, n'est pas, comme l'on dit, une petite affaire. Elle exigeait une soignée et lente préparation. Il fallait en outre que les deux directeurs se livraient à un travail de révision sans lequel il n'y aurait eu dans l'ouvrage ni unité de vues, ni proportions dans les différents parties. Il importait enfin que la première livraison parût pas avant qu'ils ne fussent certains que les autres la suivraient à de courts intervalles. Pour tous ces motifs, il n'y a pas lieu d'être étonné que plusieurs mois se soient écoulés avant qu'elle n'ait vu le jour.

Dans ces 160 pages elle contient plus de quarante articles, qui tous, malgré leur concision, sont suffisamment complets et renseignent le lecteur sur ce qu'il a intérêt de savoir. Quelques-uns de ces articles, à raison de l'importance de la matière à laquelle ils sont consacrés, ont un certain développement. Nous citerons, notamment, ceux sur l'Accapement, les accidents de travail, l'acier, les acides, les admissions temporaires, les affrètements, les agents de change, l'agriculture, l'alcool, l'Algérie. La plupart sont précédés d'un sommaire qui, d'un regard, permet de se rendre compte si l'on trouve dans l'article le renseignement dont on a besoin. Lorsqu'ils sont consacrés à une ville ou à un pays, par exemple à Alexandrie ou à Aden, à l'Afghanistan ou à l'Alaska, ils indiquent quel est la population, les principales branches de l'industrie ou du commerce, les importations et les exportations, les monnaies et les mesures en usages, les lignes de paquebots et de chemin, de fer, etc.

Signalons, en terminant, que la typographie est soignée, et que les caractères employés, quoique fins, sont d'une lecture facile. Aussi nous paraît-il y avoir grandes chances pour que le *Dictionnaire du Commerce, de l'Industrie et de la Banque* rencontre, auprès des hommes engagés dans les affaires, les mêmes succès qu'a obtenus, il y a une quarantaine d'années, le Dictionnaire universel du commerce et de la navigation, qu'avait édité la maison Guillaumin, et dont les trois éditions sont depuis longtemps épuisées.

Un peu de tout

La Chambre et les Congrès.—L'échec de Brison.—Un mot de Gambetta sur Floquet.—Qui aime bien, châtie bien.—Bandits fin de siècle.—Louis XIII, père des reporters.—Contre une vieille fille.—Patin franco-belge.—Les concerts.—Dialogue philosophique.

L'état de siège nous obligeant à être circonspects sur les choses locales, nous jurons sur la montagne de Ricardo Estéban, la barbe de Brian et les Gueules du plus peccent des Eugènes, qu'on aurait tort de chercher en ces lignes de lointaines et malicieuses allusions. Il n'y a pas plus de doubles sens dans nos réflexions et nos coupures que doubles fonds dans les culottes de Koby et Ateaga. Qu'il nous en soit donné acte et tenu compte!

Sur ce, transports-nous à Paris.

Les deux premières séances de la Chambre ont été marquées par de telles scènes de désordre qu'il ne faut peut-être pas trop s'étonner si quelques-uns de nos confrères soupçonnent déjà la meilleure façon de s'en évader de temps en temps.

Plaisanterie à part, M. Jules Legrand et plusieurs de ses collègues viennent de prendre l'initiative d'un projet de résolution tendant à ce que la Chambre reporte au samedi de chaque semaine le congrès hebdomadaire du vendredi. Nos législateurs auront ainsi le samedi et le dimanche, c'est-à-dire quarante-huit heures devant eux pour aller se retenir par leurs électeurs.

Il n'y a rien là, en somme, d'excessif. Et nous comprenons sans difficulté qu'un député ait plus que tout autre besoin de se reposer, se reprendre haleine, car on sait ce qu'on entend généralement par travaux parlementaires. C'est un labeur dont on peut, du reste, mesurer l'importance à la fin de chaque législature.

La Chambre aurait donc bien tort de ne pas voter la proposition de l'honorable M. Legrand et de ne pas remettre le congrès du vendredi au samedi. L'essentiel est qu'elle emploie le mieux possible le reste de la semaine. On ne lui demande pas autre chose. Il serait fâcheux, on le conçoit, qu'on n'ait dire de la nouvelle Chambre qu'elle n'est intéressée que le samedi et le dimanche, justement les jours où elle ne siège pas.

L'échec de M. Brison dans l'élection du président de la Chambre n'a guère surpris qu'un homme. Beaucoup, parmi ceux qui ont voté pour lui s'attendaient. Déjà au cours de la dernière session de la Chambre qu'il allait disparaître, on avait pu constater la dégringolade croissante de son autorité. Il y eut un moment où il ne pouvait plus monter au bureau présidentiel sans s'empêtrer dans tout un échec de fil. (Le mot est du Gil Blas.)

Et dès lors il fut clair, pour les perspicaces du moins, que la Chambre n'avait guère d'autre moyen que de se débarrasser de l'homme assés mais peu sympathique qu'on accusait d'avoir reconstitué la société de Jésus dans la franc-maçonnerie.

Malgré tout, M. Brison a été depuis Floquet la figure de président la plus décorative qu'on avait pu contempler à la Chambre. Gambetta qui n'aimait pas beaucoup Floquet, dit un jour de lui, fort irrévérencieusement, que c'était «une ole à qui on avait mis une plume de pson dans le derrière». Le mot était plus méchant que juste.

Avec son masque de huguenot et sa gravité instable, M. Brison n'a jamais pu suggérer d'au si orithologiques comparaisons.

Mais le raisonnement des hommes politiques auxquels la majesté postiche impose peu, repose sur des faits plus positifs. Sans incriminer la partialité de M. Henri Brison, ils constatent des Casimir Perier, des Dupuy et des Burdeau montrant plus de cohésion, plus de force qu'on ne lui en voit aujourd'hui. Et il se demandent s'il n'est pas singulier qu'une Chambre confie le soin de conduire ses destinées à un homme qui ne réfléchit pas exactement son état d'esprit, et qui, parfois, pourrait céder à la tentation de lui jouer de mauvaises plaisanteries si «le sérieux» ne faisait pas partie intégrante de sa carrière.

Qu'aime bien châtie bien.

En ce cas, le professeur Lombroso, la célèbre criminaliste, doit bien aimer son pays, l'Italie, car il ne lui ménage pas sa façon de penser. Jugez en par cet extrait d'un des articles parus dans la presse médicale italienne.

En dépit de notre ridicule prétention à être les premiers nous sommes l'avant-dernier, sinon le dernier parmi les peuples de l'Europe: le dernier pour la moralité, le dernier pour l'Instruction, le dernier pour l'activité industrielle et agricole, le dernier surtout pour cette aisance relative des classes les moins élevées.

Nous sommes les premiers, au contraire, pour les terrains incultes et malsains, les premiers pour les maladies endémiques, les premiers de beaucoup pour les délits, les premiers pour le fardeau des impôts.

Il est assez piquant de rapprocher cette appréciation, plus d'oïseuse, des sentiments enthousiastes qu'exprimait jadis M. Emile Zola, au cours de sa réception par le roi Humbert.

Bandits fin de siècle.

La bande de Neully qui va passer en cour d'Assises ces jours-ci à Paris ne manquait pas d'originalité. Ces volontaires du crime ont volé, pillé, cambriolé, assassiné, mais c'étaient de très honnêtes bandits, des gentilshommes de grands chemins.

La bande donnait des sauts-conduits; jamais on n'assassinait deux fois le même passant. S'il était sage et promettait de ne pas porter plainte, le chef lui donnait un mot de passe et la troupe lui devait pour l'avenir respect, salut et même protection... contre les voleurs.

Parmi les soixante chevaliers du guet, il y a des physiologies tout à fait intéressantes, des têtes de collection. L'un d'eux, nommé Cog, était fort jaloux de sa maîtresse, jolotte comme un bled de mai. Avant d'aller dévaliser quelques bourgeois attardés, notre amoureux couvait proprement la belle dans un sac et cachait l'oulet aux armes d'un seau volé. Cette précaution était charmante dans un milieu où l'on avait l'habitude des coups de main.

Noble origine.

Saviez-vous que Louis XIII fut le père des reporters français? Non, n'est-ce pas? Eh bien, a chose est vraie cependant et le mot reporter est bien celui qui convient à ce que faisait le monarque; en effet, il n'écrivait pas par goût littéraire ni en faveur d'une propagande ou d'une polémique quelconque. Il se contentait de noter, et ses articles qu'il faisait dans le journal de Renaudot ne sont que des rapports. Sa rubrique, comme on le dirait aujourd'hui, était le *reportage* militaire.

Il avait un secrétaire, M. Lucas, dont la mission était de corriger la copie du roi émaillée de très nombreuses fautes d'orthographe, et une fois l'article recopié il le portait à Richelieu. Le cardinal revoyait l'article, y ajoutait une phrase élogieuse sur le roi, et Lucas portait ainsi le papier, sur, corrigé, augmenté à son auteur, puis le livrait à Renaudot.

Louis XIII avait précieusement gardé tous les manuscrits originaux de ses articles. Ils furent ensuite la propriété de Lucas qui les vendit au comte de Béthune, puis ensuite ils furent remis en 1658 à Louis XIV.

Ce qui est curieux dans cette littérature royale, c'est l'impartialité, la teinte incolore, et il faut savoir gré au souverain de n'avoir fait que rendre compte de choses qu'il avait vues.

Ne disons jamais aucun mal des vieilles filles, fleurs trop longtemps serrées entre les pages d'un livre fermé.

On a pourtant trouvé un joli mot, l'autre soir, contre Mlle X... qui a trouvé quarante-sept partis, n'est pas mariée, et en est devenue méchante comme l'influenza.

—Da la beauté du diable, affirmé sa meilleure amie, la pauvre fille n'a plus que les griffes!

Il faut décidément renoncer à la légende de la femme-sœur de charité, pensant amoureusement les blessures, échantant le sang de l'homme aimé qui souffre pour elle et par elle. Loin de là, la femme pratique très cruellement le vice.

La petite histoire qui suit et qu'on nous importe de Bruxelles, est bien faite pour le prouver.

A Bolsfort, petit village aux environs de la capitale belge, arrivait l'autre jour, à l'heure où l'aube blanchit les cieux, deux landans. Dans chacun d'eux, un solennel quadrille, des hommes en redingotes et compassés; il s'agissait d'un duel.

Deux jeunes gens allaient se couper la gorge; l'un, Bruxelles, très connu à la cour du roi Léopold, pour la façon dont il mène; à la fois des dires, l'autre, Français d'origine, en 1892, tandis qu'il habitait Bordeaux, de retentissantes démolitions avec le marquis de Morès.

La cause du duel, une amusante fort folle et très haut cotée, qui s'était laissée aller à écouter les galanteries du don Juan Bruxelles, pour une seule fois, sans-tu, mais cette fois était de trop, avait pensé l'amant trompé.

Le duel eut lieu et le Bruxelles fut blessé assez grièvement.

Lorsque la jeune femme connut cette issue, elle fit mander chez elle son ex-amant, et quand il fut en sa présence, elle lui sants au con et, toute en pleurs, lui demanda pardon, promettant une éternelle fidélité et implorant la reprise des relations interrompues.

Mais celui-ci fut de bois et reprit le chemin de la porte, affirmant qu'il ne voulait rien savoir.

À l'instant où il allait franchir pour la dernière fois le seuil de la maison qui lui avait été si hospitalière, une fenêtre s'ouvrit au-dessus de sa tête, et, dans l'espace il vit tomber un corps qu'il put, heureusement, recevoir dans ses bras. C'était la maîtresse impardonnée qui, dans son désespoir, avait essayé d'un fâcheux suicide.

Par bonheur, dans sa chute, elle ne s'était fait que une insignifiante blessure à la jambe, et dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que depuis cette nuit, nos deux amoureux ne se sont plus quittés.

Et pendant ce temps, l'infortuné Bruxelles pleure sur son lit toutes les larmes de son corps, et pense à la belle amoureuse qu'il a perdue à jamais.

Avec son masque de huguenot et sa gravité instable, M. Brison n'a jamais pu suggérer d'au si orithologiques comparaisons.

Mais le raisonnement des hommes politiques auxquels la majesté postiche impose peu, repose sur des faits plus positifs. Sans incriminer la partialité de M. Henri Brison, ils constatent des Casimir Perier, des Dupuy et des Burdeau montrant plus de cohésion, plus de force qu'on ne lui en voit aujourd'hui. Et il se demandent s'il n'est pas singulier qu'une Chambre confie le soin de conduire ses destinées à un homme qui ne réfléchit pas exactement son état d'esprit, et qui, parfois, pourrait céder à la tentation de lui jouer de mauvaises plaisanteries si «le sérieux» ne faisait pas partie intégrante de sa carrière.

Qu'aime bien châtie bien.

En ce cas, le

